

L'ALGÉRIANISME DE CAMUS

Roland BILLAULT

L'algérianisme de Camus ! On ne saurait mieux «enfoncer une porte ouverte» qu'en annonçant une telle étude ! On frise le pléonasm littéraire ! L'écrivain lui-même ne déclara-t-il pas à Stockholm : «Je n'ai jamais rien écrit qui ne se rattache, de près ou de loin, à la terre où je suis né. » ? Aussi, il va sans dire qu'il s'agira seulement ici, pour nous, de distinguer et de présenter les différents visages de cet algérianisme et non d'en démontrer l'existence dans une liste d'œuvres fastidieuse. Il est probable que, même ainsi, notre propos aurait déclenché, de la part de Camus, une de ces réparties à l'ironie incisive dont il avait le secret à l'adresse d'intervieweurs prétendument perspicaces ! On risque toujours, en effet, en pareille situation, de ressembler à l'admirateur d'une peinture auquel l'artiste oppose un « non » méprisant quand il se risque à une analyse de son œuvre ! (Marcel Proust a délicieusement évoqué ce genre de camouflet.) Mais nous allons tout de même tenter de faire renaître, sous les couches successives des commentaires de toutes sortes, comme d'un site archéologique enfoui sous les sédiments, la fresque, lumineuse ou assombrie, de l'Algérie de Camus. Un ouvrage de Roger Grenier, son professeur de philosophie ne s'intitule-t-il pas *Soleil et ombre*, un titre que nous aurions volontiers tendance à hispaniser en *Sol y sombra*, titre d'un ouvrage scolaire bien connu, en référence aux origines maternelles de l'écrivain.

Il convient d'abord, en effet, nous semble-t-il, de parler de famille, de terroir, d'identité, bref, de ce qu'il conviendrait d'appeler plutôt l'«algérianité» de Camus avant d'évoquer la notion, différente mais consubstantielle, d'«algérianisme».

L'algérianité, c'est, pourrait-on dire, la carte d'identité, l'état social, tels qu'ils apparaissent dans plusieurs ouvrages mais surtout dans *L'Été*, dans *Noces* et, bien sûr, dans *Le Premier homme*, ouvrage d'une aveuglante transparence autobiographique, dont nous reparlerons à la fin de notre exposé.

Fils d'une maman illettrée d'origine espagnole (*Ce que je dois à l'Espagne* sera le titre d'un de ses ouvrages) et d'un caviste d'origine métropolitaine, tué, comme tant de nos pères ou grands-pères, au cours de la Grande Guerre (Il aurait bien fallu, étant donné la pauvreté de cette famille «sauver le soldat Camus»). Je pense, à cette occasion, à mon arrière-grand-père, également métropolitain et maître de chai lui aussi, et à mon grand-père, tué, quant à lui en 1916). Camus, donc recueilli,

avec sa mère, par la grand-mère résidant à Belcourt, quartier populaire d'Alger, fut marqué, indélébilement, par sa condition d'orphelin et par son enfance de « gosse des rues », grimant, à la volée, dans les tramways bondés pour assister à un match de football, sport qui fut sa grande passion comme celle d'une majorité d'Algériens, Français et Arabes confondus, ou dévalant jusqu'à la grande digue du port pour des bains de mer interminables, délicieusement et passionnément goûtés puis décrits, qui deviendront, à l'adolescence, l'occasion des premiers émois amoureux (Camus y rencontra, pour l'épouser, sa première compagne, étrange créature un peu droguée, un peu folle... On comprend que cette union n'ait pas pu durer...). Et l'essentiel de ses confidences nous ramène toujours à la description des enivrantes bouffées de bonheur physique, viscéralement ressenties au bord de cette Méditerranée dont Camus eut toujours au cœur et sur la peau les bienfaits apaisants. Il la retrouvera à plusieurs reprises à Cherchell, à Tipasa où les ruines et la solitude ne prennent toute leur valeur que parce qu'elle est toute proche...

En ces merveilleux moments, à Tipasa ou à Djémila, Camus oublie la pauvreté, pourtant si vivement éprouvée, comme si soleil et paysages la « gommaient », dans un élan vers une sorte d'animisme grec, une sorte d'« hellénité » d'écume, de sel ou de pierre étroitement mariée à la nature... C'est « Le grand libertinage de la nature et de la mer » : tout près des ruines de Sainte-Salsa, la vision est résolument « paganisée » : comme à Eboli, le Christ, chez Camus, s'est arrêté à Tipasa... Ces hymnes à la Nature sont, en tout cas, dans leurs vibrations solaires, d'une grande ferveur et font penser à Saint-John Perse. Mais il n'y aura pas d'Anabase...

Une chose est sûre : dans cet univers à la beauté unique, qui lui suffisait, qui nous suffisait, l'« algérienité » de Camus, à cette époque et dans les œuvres que nous avons évoquées, c'est le face à face ardent avec une nature qui semble vierge, loin de tout intérêt pour la chose politique, de toute véritable connaissance en la matière, à cent lieues du monde hypocrite et délétère des grandes villes qu'il connaîtra plus tard et où il manquera perdre son âme... À vingt ans, là-bas, on laisse cela, avec une sorte de détachement qui est un des visages du bonheur, aux spécialistes venus, pour la plupart, de Métropole (Dans la parodie du Cid d'Edmond Brua, que Camus a connu et apprécié, le candidat aux élections à Bab El Oued ne vient-il pas de France ?...). Insouciant, la population d'Algérie est heureuse comme cela... Elle le paiera très cher...

« Cette race bâtarde de Français d'Algérie (*L'Été*) faite de mélanges imprévus dont les croisements brutaux ont donné, comme en Amérique, d'heureux résultats », s'est construit, avec ardeur et peine, un bonheur

simple (Les riches, contrairement à une légende soigneusement mensongère, sont une petite minorité), un bonheur dynamique, coloré, ici ou là, des particularismes originels ou, simplement, géographiques. Allons, le mot est lâché !

C'est ici l'occasion à ne pas manquer, bien sûr, pour l'Oranais que je suis, d'évoquer tout ce que Camus a dit de désagréable (Le mot est faible !) d'Oran, ma ville natale. Je le ferai, qu'on me pardonne, avec un zeste du parti-pris anti-algérois qui a toujours été de mise... Je dirai même que c'est une question d'honneur !

Il faut dire que Camus, dans une description à laquelle il faut reconnaître le mérite de la virtuosité, n'y est pas allé avec le capuchon du stylo, nous allons le voir. Et pourtant, disions-nous dans notre amertume, tout de même, sa seconde épouse est une Oranaise « bon teint » « pour le meilleur et pour le pire », comme l'on dit (et il y eut vraiment les deux...) Sa famille est même très liée à celle d'Edmond Jouhaud (Quelle ironie du sort ! Francine témoignera au procès des généraux, citée par la défense. Sa fille Catherine, quant à elle, refusera qu'on utilise le nom de son père dans la perspective de l'Algérie Française...).

A Oran, donc, Camus est bien heureux de trouver refuge et gîte (Il est hébergé dans l'immeuble de ses beaux-parents, face à celui où habitaient mes propres parents qui le connurent et fréquentèrent les mêmes amis épris de littérature que lui : Roblès, Galindo, les Bénichou... Il y eut aussi les journalistes d'*Oran Républicain* et puis Jean Daniel, Marc Féro (qui fut mon professeur d'histoire en seconde), Pascal Pia rencontré d'abord à Alger, Chiaromonté, pur produit des Brigades Internationales, réfugié, comme tant d'autres, à Oran et qui, comme tant d'autres, ira résister aux Nazis aux U S A... A deux reprises et dès 1939, l'écrivain algérois a le loisir d'étudier cette ville d'Oran, ennemie sportive jurée d'Alger, ce qui pour l'amateur de « foot » Camus est déjà une faute inexpiable, et à laquelle il reproche, plus sérieusement, d'être de mauvais goût, d'exhiber une jeunesse qui mime les vedettes du cinéma américain, surtout Bogart, et passe ses loisirs à se faire cirer les chaussures, et qu'il accuse surtout de distiller un ennui dont il fait sa maladie secrète, comme il en fait celle du fameux Minotaure, promu, pour la circonstance, patron de la ville .

On se prendrait à chantonner « Le Minotaure s'ennuie le dimanche » ou alors on pense, pour rester dans l'Antiquité, à la docte question posée par Cioran : « Que faisait Socrate le dimanche ? » !

Eh bien, l'Oranais et l'helléniste que je suis s'inscrivent violemment en faux contre ces deux allégations : Oran était une ville animée et active, même la nuit : on ne s'y ennuyait pas (À Alger, à 8 heures du soir, il n'y avait plus personne dans les rues ! C'était mortel !) ; quant au Minotaure, auquel on livrait régulièrement tout un lot de tendres jeunes filles pour un usage que je vous laisse deviner, il ne devait pas s'ennuyer tous les

jours jusqu'à ce que Thésée mît fin à ce ballet rose carcéral ! Toujours est-il que l'écrivain ne s'est pas privé de régler ses comptes avec ma chère ville : « Tourne le dos à la mer, vit dans la poussière, appartient à l'ordre du minéral » (Un exemple : complimentant Francis Ponge pour son ouvrage *Le Parti pris des choses* Camus lui dit : « J'ai, moi aussi, écrit des livres sur les pierres »... Ben voyons !) Ecoutons-le encore : « Forcé de vivre dans un admirable paysage, les Oranais ont triomphé de cette redoutable épreuve en se couvrant de constructions bien laides ». Après la lecture de ces pages assassines, je me suis demandé si j'avais bien vécu là ! Mais il faut reconnaître que c'est amusant et talentueux. Il se moque aussi férocement (Rien ne trouve grâce à ses yeux) du mauvais goût des devantures des magasins et surtout, stigmatise avec acharnement et férocité (sujet oblige !) les horribles et ridicules lions, énormes, en bronze, qui ornent l'escalier monumental de la Mairie... Eh bien figurez-vous que les battants du portail de sa maison de Lourmarin, qu'il tenait fermés quand il voulait signifier qu'il ne désirait pas de visite, sont ornés... de deux lions !!

Repentir, nostalgie ou suprême flèche du Parthe ?!

Pour revenir à des considérations plus sérieuses, disons que Camus a trouvé à Oran un accueil chaleureux et complice, un emploi de professeur dans un cours privé où j'ai moi-même enseigné et dont j'ai connu le fondateur et directeur M. Bénichou, déjà cité, mais qu'il supporte difficilement d'être loin de sa ville natale, de son quartier, loin de l'Université d'Alger, de ses camarades de la Khâgne Africaine, la seule d'Afrique du Nord à cette époque (J'ai connu aussi bien plus tard, son professeur de lettres M. Mathieu), loin de Jean Grenier, dont, d'ailleurs, l'ouvrage *Santa Cruz et autres paysages africains* (1937) l'a inspiré pour Oran, de M. Germain, ces maîtres auxquels il doit tant..., loin aussi de son éditeur algérois Charlot, de sa copine Blanche Balain avec laquelle il entretiendra toute sa vie durant une affectueuse correspondance (Il fut l'amour de sa vie, comme Apollinaire pour l'oranaise Madeleine Pagès, et comme elle, Blanche ne s'est jamais mariée et s'est retirée à Nice... Il y a toujours des Ariane dans le sillage des grands hommes..).

Mais il a les plaisirs de la plage et des bains, qu'il affectionne tant, des paysages dont il reconnaît tout de même la beauté sauvage : « Paysage sans égal, entouré de collines lumineuses, devant une baie au dessin parfait », dit-il. Mais il songe tout de même déjà à faire d'Oran le décor tragique de *La Peste* (J'y ai connu, tout enfant une épidémie de typhus dont il s'est inspiré). Ce choix peut paraître peu flatteur, et nous a fait grincer des dents, mais ce qui est important c'est qu'il témoigne d'une volonté qui, finalement, se démentira rarement : faire de son pays natal un cadre littéraire privilégié. Il savoure surtout d'être loin des grandes villes de métropole malsaines aussi à leur manière. « Je ne suis pas fâché dira-t-il à son ancien instituteur, de laisser un peu cette vie de Paris qui

vous use les nerfs et vous dessèche le cœur ». Nous reviendrons sur ce point. Une chose est sûre : il est charnellement attaché à sa terre où il reviendra à plusieurs reprises jusqu'en 1957, écrivant, par exemple, à son amie Blanche : « Je pars demain en Algérie retrouver ceux que j'aime ».

Mais... l'attraction et les succès littéraires, les relations philosophiques et politiques vont l'amener à y séjourner de moins en moins et beaucoup au contraire, souvent presque à son corps défendant, en Métropole et, bien sûr, à Paris.

Et c'est là, paradoxalement, la période algérieniste de Camus, en gros celle de ses quinze dernières années, les années des prises de positions et des drames de conscience.

Je signale, avant d'aller plus loin, que ce mot, « algérieniste » que j'utilise ici dans un sens bien précis, remonte à l'année 1920, lorsque Jean Pomier et Robert Randau, écrivains du cru eux-mêmes, jugèrent qu'il fallait pouvoir nommer la culture algérienne naissante.

Dans cette optique, il convient parfaitement bien à Camus, tout en lui étant, on peut l'admettre, insuffisant. Il lui convient à la fois au plan de la réussite littéraire, parce qu'il exprime une démarche « analytique », doctrinale, dans l'exposé de sa vision philosophique des sites d'exception de son pays, et au plan, bien sûr, de son « engagement » dans le drame algérien (Ah, ces formules magiques, véritables sésames du politiquement correct ! « Il est engagé... Il fait du social ! », formules accaparées par une certaine mouvance politique, comme si les autres ne secrétaient que désintérêt et dureté de cœur...). Mais il ne s'agit pas ici de faire le décompte de ses réussites dans le grand monde de l'intelligentsia parisienne, mais de montrer comment, d'émois et de descriptions figuratives, « touristiques », locales, on est passé, d'une part, à des réflexions et à des analyses philosophiques, et, d'autre part, au militantisme, aux revendications, avec toutes leurs incertitudes et, parfois leurs incohérences. Bref, comment l'algérienité a coexisté avec l'algérianisme, et, parfois, lui a donné naissance. (De « ité » à « isme »)

Dans *L'Été*, dans *Noces*, Camus, en effet, ne se contente pas de décrire : il orchestre ses descriptions sensuelles en philosophe, en penseur anti-chrétien, qui privilégie et multiplie d'accablantes analyses « hellénistes », c'est-à-dire païennes, des symboles de pierre qu'il a sous les yeux, dans une sorte d'hymne au cosmos, aux divinités, aux héros de légendes du monde grec.

Son algérienisme, en l'occurrence, c'est la transfiguration interprétative, à travers le prisme de l'érudition et de l'athéisme, de lieux dont il veut ramener la beauté à son niveau le plus strictement humain, et que, disons-le franchement, beaucoup de ses compatriotes auront du mal à

voir comme lui. On passe du sel, du sable, de l'iode, des asphodèles dans le vent, à une vision intellectualiste qui célèbre avant tout le bonheur lucrétien de l'instant et la symbolique de la jouissance du corps, en des formules savantes et péremptoires. Aussi pouvait-on penser-et craindre-que, une fois à Paris, il estime avoir tout dit de ces fûts de colonnes et de ces ruines de murs... Mais non ! Il y reviendra, comme pour se ressourcer (Le mot est galvaudé mais convient bien ici.), comme pour, osons le dire, demander pardon d'être parti et, surtout de paraître avoir changé, s'être « intellectualisé ». Et l'émotion, un peu différente, sera encore au rendez-vous : « La terre, au matin du monde, dit-il, à nouveau subjugué par ces paysages, a dû surgir dans une lumière semblable.. ». Oubliées les envolées sarcastiques contre Dieu et les siens, oubliées les analyses savantes ! Il avait dit : « C'est le Christianisme qui a commencé de substituer à la contemplation du monde la tragédie de l'âme »... Eh bien, revenu à Tipasa, il est à Canossa, non pas devant le Saint Père, certes, mais face au monde vrai de son enfance et de son moi profond, loin de la capitale sans âme dont il sent qu'elle peut être pour lui aussi un Minotaure... Mais en même temps, le *Retour à Tipasa* (C'est son titre), au fond, est un drame, il le sent : « C'est une grande folie, et presque toujours châtiée, de revenir sur les lieux de sa jeunesse », dit-il. Alors, il « s'accroche »...

Pris d'une soulevante mélancolie, il parcourt un horizon qui est sa vraie patrie, mais une patrie bientôt perdue : « J'ai quitté de nouveau Tipasa, j'ai retrouvé l'Europe et ses luttes.. ». C'est cela, le drame...

Aussi ne manquera-t-il pas de rappeler cette appartenance algérienne à la fois viscérale et obstinément revendiquée lors de la réception du Nobel et des discours de cette époque derrière lesquels se profile la hantise désespérée des atrocités qui ravagent son pays abandonné et, bientôt, mais il ne le verra pas, perdu à jamais...

Cela nous amène à parler maintenant, bien sûr, de ce que j'appellerai l'algérianisme politique, l'option politique algérienne et sociale de Camus.

Au vu de ce qu'on nommait alors pudiquement « les événements d'Algérie », le gosse de Belcourt avait pensé qu'il lui fallait écrire et agir en Algérien français, plutôt qu'en Français d'Algérie, avec des initiatives et des écrits dont il ne perçut pas tout de suite-et on peut grandement s'en étonner- qu'ils lui ouvraient les portes d'un véritable enfer moral...

Son algérianisme, il le conçut d'abord comme une sorte de dette à honorer auprès des arabes, si minoritaires pourtant au début, qui luttèrent contre la politique et-déjà- sans qu'il l'ait compris, contre la présence même de la France.

Son action algérienne, on l'oublie ou on l'ignore, consista d'abord à réclamer, avec une véhémence qui m'a toujours consterné, la grâce de

condamnés à mort arabes coupables des tueries les plus sauvages : il choisissait alors, comme cela fut fait plus tard officiellement, entre les morts... les bons et les mauvais...

Aussi ne doit-on pas s'étonner de sa collusion, à l'époque, et, Dieu merci, pour peu de temps, avec les Sartre et autres suppôts de la décolonisation à tout prix (et surtout au prix de la vie des Français de là-bas). On croit entendre (L'anecdote est authentique) l'auteur de *La nausée* disant à Camus : « Qu'as-tu à faire de ces Français-là (et puis, le sont-ils vraiment ?) ? Tu es à Paris, un bourgeois, comme moi ! ». L'orphelin pauvre de Belcourt n'apprécia pas cette analyse d'un nanti qui n'avait eu que la peine de naître... et la rupture fut consommée après un mariage qui ne l'avait jamais vraiment été, lorsque, faute inexpiable, Camus répondit à Stockholm à son interrupteur arabe qu'il faisait passer sa mère avant la justice (Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur cette notion de justice dans le contexte précis de la guerre d'Algérie). Dès lors, sur lui et même, après sa mort, sur sa fille, opprimée pour cette « défection » paternelle comme elle l'a raconté elle même, par sa prof. de philo (« Quand ils n'ont plus eu le père, ils ont pris les enfants » ce sont ses propres mots... Elle a dit en avoir éprouvé une véritable haine ; j'ai connu la même situation). Sur Camus, donc, pesa la rancune vindicative de la clique des porteurs de valises, complices et soutiens des tueurs aveugles. Nous voyons bien ici combien la position de Camus était intenable : son algérianisme, c'est-à-dire son militantisme en faveur d'une émancipation accrue des Arabes, aboutit à une impasse habitée par des fossoyeurs... « Paris est une jungle et les fauves y sont miteux », dit-il avec amertume, en proie à ce qu'il appelle « Des accès de tristesse civique ». Il s'en était confié à Emmanuel Roblès et c'est à lui, d'ailleurs qu'il dit en premier, la fameuse « phrase de Suède » dont voici la première mouture : « Si un terroriste jette une grenade au marché de Belcourt que fréquente ma mère, et s'il la tue, je serais responsable dans le cas où, pour défendre la justice, j'aurais également défendu le terrorisme : j'aime la justice, mais j'aime aussi ma mère. » À Stockholm il dira « Je défendrai ma mère avant la justice ». On voit, en un seul mot, l'évolution du drame intérieur que vit Camus, au fur et à mesure que le conflit qui ravage son pays et menace les siens, atteint son paroxysme et décuple la désespérance. Il écrit à son amie Blanche : « Je perds tous les jours ma vraie patrie... Vous savez, vous, ce que cela signifie pour moi. ». Il ne verra pas le pire...

Je me suis toujours demandé, là encore avec une sorte de consternation, comment il a pu se faire que Camus, co-auteur du fameux *Appel pour la trêve civile*, participant à une réunion avec des militants cautionnés par le F L N, et soutenant leurs revendications, ne se soit pas rendu compte de ce que cela impliquait... On demeure perplexe...

Et puis, ayant pris la mesure de l'erreur commise (mais que ne l'a-t-il dit clairement ?!) il a, semble-t-il, erré, à partir de ces années, au milieu de contradictions et de dilemmes qui ont fini par étouffer sa voix, au sens littéral de l'expression, puisqu'il finit par déclarer... qu'il ne déclarerait plus rien ! Si bien qu'on ne peut qu'être stupéfait, comme je l'ai été, en lisant tout récemment le titre d'un article le concernant : *L'Histoire lui a donné raison*, disait ce titre... Belle assurance déclarative qui présuppose qu'on a compris ce que Camus voulait exactement pour l'Algérie et qu'on a deviné ce qu'il aurait ressenti et dit après 1960 !

Mais il avait dénoncé la misère en Kabylie (Elle était bien antérieure à l'arrivée des Français et il y avait en Métropole aussi de la misère, et beaucoup plus de riches, proportionnellement qu'en Algérie, où, on veut trop souvent l'ignorer, la grande majorité de la population, toutes origines confondues, était de condition modeste), il avait défendu une plus grande implication du petit peuple arabe dans le sort du pays (Les puissants, les caïds siégeaient déjà à l'Assemblée Algérienne) et, pour cela, on nous disait souvent que, grâce à lui, les Algériens allaient recouvrer leur dignité (L'oppression, l'exploitation, le chômage, la gabegie des dirigeants, aujourd'hui, c'est cela la dignité?!. Et que dire de la condition actuelle des Kabyles opprimés?..). On nous a dit aussi qu'ils allaient enfin s'occuper de leur gestion sociale et éducative, comme si la France n'avait pas fait, dans ces domaines, ce qu'aucun autre pays colonisateur n'avait fait. Ce sont là des phrases vides, comme les débitent les intellectuels nébuleux... Interpelé un jour, moi aussi, en toute modestie (!) par un journaliste insidieux qui rappelait que le nombre des étudiants arabes à l'Université d'Alger était encore restreint en 1930 (1930 !), je me contentai de lui demander combien de siècles s'étaient écoulés depuis Charlemagne pour atteindre, en France, une scolarisation presque complète...

Il ne trouva rien à répondre, bien sûr... Mais Camus, sans prendre la juste mesure des réalités algériennes à l'aune de la situation sociale et des mentalités en Métropole, mû par une sympathie pour les Arabes que, contrairement à l'idée reçue avec empressement, beaucoup de Français d'Algérie éprouvaient aussi, Camus avait participé à faire naître, en même temps qu'une légitimation des revendications, des idées fausses toutes faites, et, plus grave, des prétextes aux pires violences, dont il se sentit vite hypothétiquement coupable, comme nous l'avons rappelé plus haut.

Aussi peut-on dire qu'à cet égard, son dernier ouvrage, inachevé mais suffisamment explicite, *Le premier homme*, dont on a tant parlé, reflète une vision plus juste, plus « vécue », moins intellectuelle, de la réalité et de la place des habitants de ce pays et, pour moi, il n'est pas douteux qu'au moment de sa mort, en route, une fois de plus, vers la Capitale de

toutes les douleurs qui l'avait si sournoisement contaminé, quittant sa nouvelle patrie du Lubéron et son gourbi de luxe, avec, dans sa serviette, le manuscrit de l'ouvrage rédempteur, il n'est pas douteux que son Algérie lui rongait le cœur... et que, dans un coin de ses rêves, il était encore assis à son banc d'école inondé de soleil... Le pays de l'enfance ne s'oublie pas... comme ne s'oublie pas une mère. « J'aimais ma mère avec désespoir, dit-il. Je l'ai toujours aimée avec désespoir. » Et c'est à elle, en effet, qu'il adresse cette dédicace du *Premier homme*, émouvante et révélatrice d'une tendresse qui ne saurait la dissocier du pays natal : « A toi qui ne pourras jamais lire ce livre.. ». Or ce livre c'est leur vie à tous deux, au pays natal...c'est notre vie.

Parvenu à une conclusion que j'aimerais repousser indéfiniment, parce que le sujet est infini et très mal connu de trop de gens, que pourrai-je dire qui ne soit pas justiciable d'une accusation de parti pris passionnel ? Je dois avouer que les années écoulées et les réflexions de l'âge ne sont pas parvenues à me fournir une nette conviction sur la façon dont un Français d'Algérie (Je dis bien « un Français d'Algérie ») peut-ou doit-porter un jugement sur son illustre et décevant compatriote...

Il va de soi que cette perplexité ne concerne pas son génie littéraire, ni la légitimité de son rayonnement et qu'elle n'oblitére pas la fierté qui en découle pour nous. Je dirai même que, s'il n'y avait que l'avantage d'être, enfin, dans ce pays, grâce à Albert Camus, l'objet d'une attention qui nous a si souvent et si cruellement fait défaut, cela nous suffirait... presque. Une chose est sûre : notre malheureuse patrie algérienne ne peut être évoquée sans passion.

Camus disait déjà, au début de son œuvre : « Non, décidément, n'allez pas là-bas si vous vous sentez le cœur tiède et si votre âme est une bête pauvre ». C'est d'une grande vérité. Nous sommes des passionnés.

Mort trop tôt dans un monde trop cruel, météorite de l'espoir et statue de l'absurde, Camus nous a laissés, tous, Européens, Arabes, Kabyles, sur notre faim de reconnaissance et de justice, cette notion que, pourtant, il aimait tant sans avoir pu lui donner un visage... S'agissant, en particulier, du sort tragique de notre communauté française d'Algérie jetée en pâture aux pires affabulateurs de la rue et aux pires menteurs du Pouvoir, il a, aux yeux de beaucoup d'entre nous, trop privilégié, à une certaine époque, des choix et des déclarations solennelles qui nous ont, au fond, laissé un arrière-goût de demi trahison ... (J'essaie de peser mes mots avec soin). Pour avoir légitimé des aspirations dont le bien-fondé n'est pas, à certains égards, contestable, il nous semble avoir du même coup cautionné, bien involontairement, par sa collusion, momentanée, avec les pires liquidateurs parisiens, les horribles massacres d'innocents et l'accueil indécent qui leur a fait suite. Spectateur désespéré mais muet

de drames dont il ne savait pas qu'ils n'avaient pas atteint toute leur horreur, on peut comprendre qu'il ait pu apparaître à certains de ses compatriotes, deux ans après sa mort, comme le complice d'outre-tombe des dockers marseillais plongeant les cadres de déménagement des « Rapatriés » dans les eaux du port.

... Et beaucoup, sans doute furent alors tentés de lui crier : «Camus, notre frère, qu'as-tu fait de ton talent ? ».